



KATE BATEMAN

Les mariés du secret

LES CÉLIBATAIRES DE BOW STREET

J'AI
LU
POUR elle

AVENTURES & PASSIONS

Kate Bateman

Kate Bateman écrit sa première romance pour tenir le pari à un dollar que lui avait lancé son mari, persuadé qu'elle n'arriverait jamais à la finir. Elle lui prouva qu'il avait tort en rédigeant un roman historique qui se déroulait pendant la Renaissance italienne. Quand elle ne voyage pas vers des destinations exotiques « pour faire des recherches », Kate mène une double vie en tant qu'experte en art et en antiquités pour plusieurs émissions télévisées au Royaume-Uni.

Les mariés du secret

Aux Éditions J'ai lu

SECRETS ET MYSTÈRES

1 – Cette étrange intruse

N° 11752

2 – L'amour décodé

N° 12187

3 – Adorable chipie

N° 12348

Diaboliquement vôtre

N° 12878

KATE
BATEMAN

LES CÉLIBATAIRES DE BOW STREET - 1

Les mariés
du secret

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Élisabeth Luc*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original
THIS EARL OF MINE

Éditeur original
St. Martin's Paperbacks, an imprint of St. Martin's Publishing Group.

© Kate Bateman, 2019

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2020

*Pour ma famille à la fois folle et merveilleuse,
notamment mes trois petits monstres et M.,
avec tout mon amour.*

Remerciements

Je tiens à remercier Jennie Conway et toute l'équipe de St. Martin's Press, ainsi que mon agent, Patricia Nelson, qui est formidable. Elle se charge des tâches que je déteste afin que je puisse me concentrer sur mon écriture. Merci également à ces dames de la CIA, qui se reconnaîtront, dont l'amitié, le soutien et les conseils me sont si précieux.

1

Londres, mars 1816

Assurément, la prison de Newgate n'était pas l'endroit rêvé pour trouver un mari.

Vraiment pas.

Hélas, pour l'heure, Georgie n'avait pas de meilleure idée.

— Georgiana Caversteed, vous n'auriez pu prendre une pire décision !

Dans la voiture discrète qui les emmenait vers l'établissement pénitentiaire londonien de triste réputation, Georgie fusilla du regard Pieter Smit, son complice. Le vieil Hollandais buriné l'appelait toujours ainsi quand il réprouvait le comportement de la jeune femme, ce qui n'était pas rare.

— Votre pauvre père se retournerait dans sa tombe, du moins au fond de l'océan, s'il savait ce que vous mijotiez.

Pieter n'avait pas tort. Trois jours plus tôt, elle n'aurait pas songé à sélectionner son mari parmi les plus dangereux criminels de la capitale. Mais, la fin justifiant les moyens, elle n'avait guère le choix. Elle avait besoin d'un condamné sur le point d'être pendu et qui l'épouserait avant la fin de cette nuit.

Par la fenêtre, Georgie regarda défiler le paysage trempé de pluie. Enfin apparut le haut mur de brique du pénitencier, hostile et sombre. Au loin, une cloche se mit à sonner, son tintement lugubre comme le glas. Prise d'une appréhension soudaine, la jeune femme sentit ses entrailles se nouer.

Irait-elle jusqu'au bout de ce projet audacieux ? Dans le cadre cossu de sa maison de Grosvenor Square, il semblait pourtant réalisable. C'était même le moyen idéal d'empêcher une fois pour toutes son cousin Josiah de s'en prendre à elle.

La jeune femme descendit de voiture tête baissée pour se protéger de la pluie. Le cœur battant, elle emboîta le pas de Pieter pour franchir l'immense grille du pénitencier. Jamais elle ne se serait imaginée dans cette situation...

Ils avaient emprunté le même itinéraire que les condamnés que l'on mène à l'échafaud de Tyburn mais en sens inverse, des rues huppées de Mayfair aux faubourgs malfamés de Holborn et St. Giles, pour parvenir à cet endroit sordide où croupissait la lie de l'humanité. Georgie se sentait aussi opprimée que si elle était elle-même condamnée à la peine capitale.

La jeune femme chassa vite ces pensées morbides et se redressa fièrement. Sa décision était prise et, même si les minutes à venir promettaient d'être pénibles, l'alternative était encore pire. Mieux valait un mariage temporaire avec un criminel répugnant qu'une vie de malheur avec l'odieux Josiah.

Ils traversèrent la cour déserte où flottait une odeur pestilentielle.

— Tout est prévu ? s'enquit-elle. Ils nous attendent ?

Pieter hocha la tête.

— Oui... J'ai graissé quelques pattes grâce à l'argent que vous m'avez confié. Le procureur et le médecin pénitentiaire sont corrompus. Ces ordures ont l'habitude de toucher des dessous-de-table.

L'ancien bras droit du père de Georgie ne mâchait pas ses mots, même en présence d'une dame, et celle-ci appréciait cette franchise. Dans la bonne société, il était rare d'entendre quelqu'un exprimer ses véritables pensées. Pieter travaillait déjà pour son père vingt ans avant la naissance de la jeune femme. Les oreillons l'avaient empêché d'accompagner William Caversteed pour le voyage qui lui avait été fatal. Georgie avait souvent pensé que si Pieter avait été auprès de son père, celui-ci serait peut-être encore en vie. Tempêtes, naufrage, abordages de pirates étaient des peccadilles pour un homme de la trempe de Pieter Smit.

Cinq ans après la mort de son patron, Pieter faisait preuve d'une loyauté exemplaire envers les filles de William. Georgie avait une affection sincère pour ce domestique bourru et imposant, en qui elle trouvait une figure paternelle. Le Hollandais veillerait à ce que son plan soit une réussite, même s'il le réprouvait.

Elle remonta sa capuche pour se protéger de la bruine. Cette bâtisse lugubre était pleine de criminels, de bandits de grands chemins et d'escrocs de tout poil. Nombre d'entre eux étaient condamnés à mort, sauf quelques « chanceux » qui seraient envoyés au bagne. À sa façon, Georgie était aussi désespérée que ces malheureux.

— Vous êtes sûr que ce détenu doit être pendu à l'aube ?

— Certain, répondit Pieter en frappant à une lourde porte en chêne. De la vermine, je vous le garantis.

Pourquoi avait-elle posé la question ? Elle ne voulait rien savoir sur cet homme dont elle achetait le nom, cet homme dont la mort lui accorderait la liberté qu'elle convoitait. En l'espace de vingt-quatre heures, elle deviendrait une femme mariée, puis une veuve.

Profiter du triste sort d'un condamné lui laissait un goût amer dans la bouche. Elle se sentait coupable de trouver le bonheur au prix de la vie d'un être humain. Mais après tout, cet homme allait mourir, qu'elle l'épouse ou pas.

— Quel crime a-t-il commis ?

— Ce n'est pas un enfant de cœur, m'a-t-on dit. C'est un faux-monnayeur.

Voyant la mine perplexe de la jeune femme, Pieter jugea bon de développer :

— Il fabrique de fausses pièces de monnaie, ce qui est un crime grave.

— Ah...

La sentence semblait un peu sévère. Elle n'imaginait pas une existence si pénible que l'on en soit réduit à fabriquer soi-même de l'argent. Cependant, posséder une fortune était une arme à double tranchant. C'était presque autant une malédiction que d'être sans le sou. Depuis six ans, Georgie subissait les assauts répétés de coureurs de dot plus hypocrites et dépravés les uns que les autres.

— Il est aussi contrebandier, ajouta Pieter pour faire bonne mesure. Il a poignardé un douanier dans le Kent.

Georgie voulut se persuader qu'elle tirait simplement le meilleur parti de la situation. Ce malfrat se rendrait compte que, s'il n'y avait aucun espoir pour lui-même, il pouvait au moins quitter ce monde sans laisser les siens dans le besoin. Quel homme

n'avait pas de parents, de frères et sœurs, voire une maîtresse ? Chacun avait un prix. Elle ne faisait que s'acheter un mari. Au moins, la situation était claire, dénuée de tout faux-semblant. De plus, à quoi bon être riche si l'on ne pouvait en tirer certains avantages ?

Impatient, Pieter martela la porte de plus belle.

— Je sais que vous n'êtes pas d'accord avec moi, marmonna Georgie. Admettez toutefois que mon père n'aurait pas voulu que j'épouse un homme qui ne s'intéresse qu'à mon argent. Si vous ne m'aviez pas secourue l'autre soir, c'est ce qui se serait produit. J'aurais été contrainte de me marier avec Josiah pour éviter un scandale. Je refuse de confier mon sort et mon patrimoine à un abruti. En tant que veuve, je serai libre d'agir à ma guise.

Pieter se contenta de grommeler dans sa barbe.

— Vous me trouvez indifférente, sans cœur, ajouta-t-elle. Il n'y a pourtant pas d'autre solution. À moins que vous n'ayez une idée géniale pour me débarrasser de Josiah ?

Face à son silence, elle hocha la tête.

— C'est bien ce que je pensais.

Ils entendirent des pas traînants et le tintement d'un trousseau de clés, puis la porte s'ouvrit avec un grincement sinistre. La silhouette d'un gardien corpulent se profila dans la pénombre.

— Monsieur Knollys ?

En reconnaissant Pieter, l'homme esquissa un sourire édenté.

— Soyez le bienvenu, cher monsieur.

Il brandit sa lanterne pour éclairer le visage de Georgie.

— Vous avez amené la dame, je vois...

Sans masquer sa curiosité, il plissa ses petits yeux porcins pour tenter de discerner son visage.

— Ainsi que les documents officiels, ajouta Pieter en tapotant la poche de son manteau.

Knollys hocha la tête et s'effaça pour les laisser entrer.

— L'aumônier accepte de se charger de la cérémonie.

Il tourna les talons et longea un couloir sombre.

— Y a un petit problème, toutefois. Ce malfrat que la dame devait épouser... Il a... disons qu'il a doublé le bourreau.

Pieter s'arrêta si brutalement que Georgie le bouscula.

— Il est mort ? s'exclama-t-il. Alors, que faisons-nous ici ? Rendez-moi la bourse que je vous ai remise !

L'homme éclata d'un rire gras qui n'avait rien de joyeux.

— Allons, allons, mon bon monsieur ! Ne vous faites pas de soucis pour si peu. Ce document ne mentionne aucun nom, il me semble. Il y en a des tas, des types comme lui. Suivez-moi.

Knollys les conduisit vers un escalier donnant sur un long couloir. La puanteur était insupportable. Ils découvrirent une série de portes en bois, percées d'une grille métallique au niveau des yeux. Dans certaines cellules résonnaient des plaintes et des jurons. Dans d'autres régnait un silence inquiétant. Écœurée, Georgie posa un mouchoir sur son nez. Dieu merci, elle avait pensé à l'arroser d'essence de lavandin.

Knollys s'arrêta devant la dernière porte. Ses yeux se mirent à pétiller de jubilation.

— J'ai trouvé un remplaçant pour la dame, annonça-t-il en martelant le battant de son poing.

Il toisa sans vergogne la silhouette de la jeune femme, drapée dans une cape. Elle en eut un frisson d'effroi.

— Debout là-dedans ! hurla le gardien. Y a une dame qu'a besoin de vos services, les gars !

Benedict William Henry Wylde, deuxième fils de feu le comte de Morcott, était un héros de guerre malgré lui. Cet ancien rebelle de la bonne société frappé par le scandale peinait à entendre les dernières paroles de son compagnon de cellule. Il se pencha, malgré l'haleine fétide et l'odeur de sueur rance que dégageait le condamné.

Silas souffrait depuis des jours d'une blessure à la cuisse qui s'était surinfectée. Les gardiens n'avaient eu que faire de ses suppliques pour obtenir de l'eau, un pansement ou du laudanum. Ben s'efforçait de déchiffrer les délires du contrebandier. La fièvre lui déliait la langue et il espérait capter quelques mots, quelques syllabes utiles... Silas parlait de complots, de trahisons. Il évoquait un Irlandais, l'empereur...

Benedict était à bout de patience lorsque son camarade rendit son dernier soupir.

— Nom de Dieu ! maugréa-t-il.

Furieux, il s'écarta de la paillasse qui empestait l'urine et la mort. Il était à deux doigts d'obtenir l'information dont il avait besoin !

Une fois de plus, il maudit en pensée l'oncle de son ami Alex, sir Nathaniel Conant, le magistrat nommé à la tête des désormais célèbres coureurs

de Bow Street, les premières forces de police professionnelles de Londres. Les « coureurs », comme on les surnommait non sans dédain, enquêtaient sur les crimes, suivaient des pistes, délivraient des mandats d'amener, des convocations, fouillaient des maisons en quête d'objets volés, surveillaient les lieux fréquentés par les malfrats...

Conant avait contacté Ben, Alex et leur ami Seb environ un an plus tôt, quelques mois après leur retour des champs de bataille où ils s'étaient battus contre Napoléon. Tous trois venaient d'inaugurer le Tricorn Club, un cercle de jeu qu'ils avaient décidé de monter ensemble autour d'un feu de camp, en Belgique. D'après Conant, ce nouveau projet les plaçait dans une position idéale pour obtenir des renseignements au nom du gouvernement du roi. Les membres du club étaient issus de toutes les couches de la société.

Conant avait ainsi requis leur assistance sur plusieurs dossiers, notamment ceux qui impliquaient des marginaux. Non seulement les trois hommes avaient leurs entrées dans la bonne société, mais, grâce à leurs années passées dans l'armée, ils communiquaient avec le petit peuple – la « lie de la société », selon l'expression de Wellington pour désigner ses troupes.

Conant versait une somme modeste aux trois compères pour chaque mission qu'il leur confiait, plus une commission par renseignement fourni. Ni Alex ni Seb n'avaient besoin d'argent. Ce qui les intéressait, c'était le défi. Benedict, en revanche, avait sauté sur l'occasion d'arrondir ses fins de mois, même si ces tâches n'étaient pas toujours reluisantes, comme en cet instant.

Il se trouvait à la prison de Newgate sur ordre de Conant, à enquêter sur une rumeur selon laquelle quelqu'un tentait de réunir une bande de contrebandiers afin de libérer l'empereur Napoléon I^{er} en exil à Sainte-Hélène. Depuis des semaines, Benedict s'efforçait de s'attirer les bonnes grâces de ces hommes en se faisant passer pour un ancien canonnier de la marine. Son objectif était d'identifier le chef de l'opération. Dans l'espoir d'en apprendre davantage, il s'était donc laissé arrêter près de Gravesend, en compagnie de la moitié de la bande, dont le malheureux Silas qui venait de décéder. S'il réussissait sa mission, il recevrait une récompense de cinq cents livres, ce qui aiderait son frère à rembourser une partie des dettes que leur avait léguées leur irresponsable de père.

Cela faisait presque dix jours qu'il croupissait en prison. Le chef de la bande, un malfrat cruel du nom de Hammond, avait été pendu la veille. Ben, Silas et deux des plus jeunes membres du groupe étaient condamnés au bagne, une sentence qui n'avait rien de clément : les détenus connaîtraient une mort lente au fond d'une cale, au lieu de succomber rapidement une corde autour du cou.

Le navire des bagnards levait l'ancre à l'aube. Il ne servait à rien de s'attarder davantage, puisque Silas et Hammond n'étaient plus de ce monde. Quant aux deux jeunes, Peters et Fry, ils étaient à peine sortis de l'enfance. Ils ne savaient rien d'utile. Conant avait prévu de faire « disparaître » Ben de la prison avant le départ du bateau. Les autres gardiens étaient aussi corrompus que Knollys.

Plusieurs membres de la bande avaient échappé à la descente de police de Gravesend. Benedict avait reconnu quelques visages familiers dans la foule

des badauds. Il se chargerait de les traquer dès qu'il serait libre.

Avec un soupir las, Benedict s'assit sur le sol crasseux. Il avait oublié ce que l'on ressentait à être propre et rasé. Passant une main sur ses joues, il grimaça. Si cette barbe de trois jours faisait partie de son déguisement, il aurait donné n'importe quoi pour prendre un bain et se raser. Même durant les pires batailles en Espagne, puis en France et en Belgique, il avait réussi à se raser. Alex et Seb, ses frères d'armes, se moquaient de lui sans merci.

Par la minuscule fenêtre à barreaux de la cellule, il vit qu'il pleuvait. Seb et Alex étaient dehors, à mener la grande vie avec les débutantes, les épouses délaissées et les jeunes veuves de la capitale.

Il était vraiment prêt à tout pour sa patrie !

Et pour de l'argent, bien sûr. Cinq cents livres constituaient une coquette somme...

Traquer un traître était admirable, mais renoncer aux femmes et à l'alcool le temps de ce séjour en prison avait été un calvaire. Il brûlait d'envie de boire un cognac et de trousser une jeune créature peu farouche. Il était si désespéré qu'il se serait contenté du ratafia servi dans les bals de la haute société et des faveurs d'une serveuse.

Une serveuse affriolante, bien sûr. Grâce à son visage avenant, il avait toujours pu choisir ses conquêtes, du moins quand il était lavé... En cet instant, sa propre mère ne l'aurait sans doute pas reconnu...

Un bruit de pas l'interrompit dans sa rêverie, puis la voix tonitruante de Knollys résonna contre les murs de pierre. Il frappa à la porte de la cellule.

— Debout là-dedans ! Y a une dame qu'a besoin de vos services, les gars !

Intrigué, Benedict se redressa.

— Vous m'avez promis dix livres si je lui trouvais un homme sans en parler à personne, déclara Knollys dans le couloir.

— Ils doivent être pendus, eux aussi ? demanda une voix plus mûre, aux inflexions étrangères.

— Non. Y en a plus, pour l'instant. Hammond a été exécuté hier, répondit Knollys, presque contrit. N'importe lequel fera l'affaire. Ils embarquent pour le bague demain à l'aube.

— Non, cela ne conviendra pas, décréta une voix féminine élégante.

Benedict dressa l'oreille. Cette femme semblait contrariée.

— Je voulais un homme condamné à mort, monsieur Knollys.

— Dans ce cas, revenez dans une semaine, milady.

Les deux visiteurs échangèrent quelques mots qu'il ne parvint pas à saisir.

— Je ne peux attendre une semaine de plus, reprit la jeune femme, résignée. Très bien, voyons ce que vous avez...

Knollys déverrouilla la porte et apparut dans l'encadrement. Dans la pénombre de la cellule, Benedict dut se protéger les yeux de la lueur de la lanterne. En éclairant la forme inerte de Silas sur sa paille, Knollys émit un grognement.

— Il est mort ? s'enquit-il. J'étais sûr qu'il ne passerait pas la semaine. Wylde, tu feras l'affaire. Lève-toi.

Benedict obéit en grimaçant.

— T'es pas marié, j'espère, Wylde ? souffla Knollys pour ne pas être entendu des visiteurs.

— J'ai pas rencontré la bonne, railla Benedict en soignant son accent des faubourgs. Mais j'ai pas perdu espoir...

Knollys parut se demander s'il se moquait de lui.

— Cette dame est venue ici pour se marier, grommela-t-il en pointant le pouce derrière lui.

Benedict plissa les yeux dans l'espoir de déceler les deux silhouettes qu'il devinait dans le couloir. La plus petite était drapée dans une cape.

— Quelle femme viendrait en prison pour se marier ?

— Une femme désespérée, Wylde, s'esclaffa Knollys.

Le regard du gardien indiqua à Benedict qu'il allait tirer avantage de cette situation. Il en ressentit de la colère et une envie de protéger cette malheureuse qui se montrait insensée. Encore une jeune fille de bonne famille, sans doute, qui cherchait à donner un nom à l'enfant illégitime qu'elle attendait. À moins qu'il ne s'agisse d'une prostituée espérant que ses dettes seraient effacées par la mort de son époux. Toutefois, il n'avait jamais croisé une prostituée s'exprimant comme une aristocrate.

— Vous voulez que j'épouse une inconnue ? pouffa Benedict. J'apprécie votre proposition, monsieur Knollys, mais je suis obligé de la décliner. Pas question que je me laisse passer la corde autour du cou de cette façon.

Furibond, Knollys fit un pas vers lui.

— Tu vas accepter, Wylde. Sinon, je dirai à Ennis de te fracasser. Il me suffit de lui ordonner de creuser deux tombes au lieu d'une, ajouta-t-il en désignant la dépouille de Silas.

Ennis était un petit malfrat qui prenait un malin plaisir à corriger les détenus à coups de matraque. Benedict sentit sa colère monter d'un cran. Il ne supportait pas les menaces. S'il n'avait pas été menotté, il se serait volontiers expliqué avec Knollys.

Hélas, ce dernier n'était pas homme à prendre des risques. Il brandit sa canne.

— Sors de là et fais pas d'histoires !

Pour souligner son propos, il le frappa à l'arrière de la tête.

Benedict émergea dans le couloir sombre, où l'atmosphère était un peu plus respirable, toutes proportions gardées.

Un homme corpulent d'une soixantaine d'années vint se poster devant la jeune femme, bras croisés, l'air courroucé. Benedict s'efforça de déceler les traits de l'inconnue, mais son visage était dissimulé par sa capuche. Elle recula dans un délicieux bruissement de soie. Une personne raffinée, qui ne portait pas de coton brut ou de laine...

Knollys le poussa le long du couloir. Abasourdi, Benedict s'efforça de retrouver ses esprits. À six heures de retrouver la liberté, il était apparemment sur le point d'épouser une femme qu'il ne connaissait ni d'Ève ni d'Adam. Encore un sale coup du destin...

Convoler ne faisait pas partie de ses projets. L'exemple désastreux de ses parents lui en avait coupé l'envie. Sa mère avait subi la présence de son père, le temps d'engendrer un héritier et un second fils, au cas où, puis elle s'était repliée sur la capitale pour mener la grande vie. Pendant vingt ans, elle avait entretenu une série d'amants dans la résidence familiale, alors que son mari resté cloîtré dans le Hertfordshire, hébergeant de son côté des maîtresses. L'une d'elles avait même décidé d'initier le jeune Benedict, âgé de dix-sept ans, aux plaisirs de la chair. Celui-ci n'avait aucune intention de reproduire le schéma familial.

En vérité, il ne pensait pas survivre à la guerre et atteindre l'âge canonique de vingt-huit ans. S'il avait

dû imaginer son propre mariage, jamais il n'aurait envisagé un cadre aussi sordide que cette prison. Sa famille et quelques amis, dont Alex et Seb, auraient été conviés à la cérémonie, dans une petite église à la campagne, peut-être.

Quel genre de personne aurait-il aimé épouser ? Il ne s'était jamais posé la question. Trois années de combats lui avaient enseigné que la vie était trop courte pour s'encombrer d'une épouse.

Ils descendirent l'escalier et entrèrent dans la chapelle de la prison. Horace Cotton, un aumônier au visage rougeaud, les attendait. Il éprouvait toujours un malin plaisir à tourmenter les condamnés à mort avec ses sermons interminables. Sans doute allait-il toucher une somme rondelette pour ses services.

Benedict s'arrêta face à l'autel, une simple table couverte d'une nappe blanche, sur laquelle étaient posés deux cierges. Il tendit ses poignets menottés à Knollys. De mauvaise grâce, le geôlier dut le libérer de ses entraves, non sans le mettre en garde d'un regard noir. Ben se contenta de le défier des yeux.

Comment mettre un terme à cette mascarade ? Il n'avait pas un sou en poche pour acheter sa liberté. C'était précisément parce qu'il manquait d'argent qu'il travaillait pour la police de Bow Street, depuis son retour de la guerre.

Pouvait-il inscrire un nom erroné sur le registre afin d'invalider le mariage ? C'était peu probable. Knollys et Cotton le connaissaient sous le nom de Ben Wylde, ancien militaire cynique et ruiné. Naturellement, ce n'était pas son identité complète. Mais elle suffirait aux yeux de la loi.

Révéler qu'il n'était autre que le frère du comte de Morcott ne servirait à rien, car leur père avait hypothéqué le domaine. John était aussi démuné que lui.

Ben se sentit soudain acculé, comme si un soldat ennemi l'avait dans sa ligne de mire. Certes, il avait connu de pires épreuves et était maître dans l'art de se tirer d'un mauvais pas. Même s'il était contraint d'épouser cette mystérieuse créature, il existait toujours des échappatoires. À commencer par une annulation.

— Puis-je au moins avoir le nom de la dame avec qui je suis sur le point de convoler ?

Le domestique étranger s'amusa de sa nervosité manifeste, mais la femme posa une main sur son bras et s'avança.

— Vous le pouvez, monsieur.

D'un geste assuré, elle ôta sa capuche et le regarda dans les yeux.

— Je m'appelle Georgiana Caversteed.

Benedict ne put retenir une bordée de jurons.

Georgiana Caversteed ? De quelle diablerie s'agissait-il ?

Il n'avait encore jamais vu le visage de cette jeune héritière, connue de tous les Londoniens. Elle était riche à millions, disait-on, et pouvait choisir n'importe quel mari. Que fabriquait-elle à la prison de Newgate en quête d'un époux ?

Benedict se retint de s'incliner, une réaction machinale en présence d'une dame de la haute société. Il fouilla sa mémoire. Le père de cette jeune femme avait fait fortune dans la marine marchande. Son héritage était considérable.

On racontait que la sœur cadette était la beauté de la famille, mais ce devait être une déesse car Georgiana était à couper le souffle. Un visage rond et délicat, un petit nez droit et des yeux qui semblaient d'un gris foncé à la lueur des chandelles. La couleur de l'ardoise. Elle avait de longs cils soyeux et des lèvres pulpeuses.

Soudain troublé, il sentit une onde de chaleur le parcourir. Son cœur s'emballa.

Tandis qu'il la toisait, elle ne joua pas les ingénues, ne baissa pas la tête. Benedict n'en fut que plus intrigué. Son sexe durci lui fit regretter

amèrement les circonstances de son abstinence forcée. Ce n'était pas le moment ni le lieu d'assouvir ses pulsions.

Ils ne s'étaient jamais croisés dans un salon de la haute société. Sans doute était-elle arrivée dans la capitale après son départ pour la guerre, trois ans plus tôt. Elle devait donc avoir environ vingt-quatre ans, un âge auquel une femme était habituellement déjà mariée et mère de famille, surtout une riche héritière dotée d'une telle beauté. Quel homme repousserait une telle merveille ?

Et pourtant, elle se trouvait dans cette chapelle de prison.

Benedict s'efforça de demeurer impassible malgré son excitation manifeste. Quelles pouvaient être les motivations de la jeune femme ? Son projet semblait extrême. Serait-elle dérangée au point de vouloir épouser un malfrat ?

En la voyant s'humecter les lèvres du bout de la langue, il se raidit de plus belle.

— Quel est votre nom, monsieur ? demanda-t-elle d'un air impérieux.

Elle fit un pas vers lui d'un air de défi. Sans ses menottes, il devait avoir une posture plus menaçante.

Il ne put s'empêcher d'admirer son courage. De délicieux effluves envahirent ses narines. Il avait presque oublié combien la fragrance d'une femme pouvait être enivrante. L'espace d'un instant, il s'imagina la prendre dans ses bras pour humer son parfum, vérifier si ces lèvres purpurines étaient aussi douces qu'elles le semblaient.

Malgré lui, il s'avança, mais fut vite rappelé à l'ordre par un grommellement sinistre du domestique.

Mieux valait raison garder et jouer le rôle du contrebandier que tous voyaient en lui.

— Mon nom ? Ben Wylde, pour vous servir.

Il avait une voix rauque, comme s'il n'avait pas prononcé un mot depuis très longtemps. Georgie sentit une étrange tension dans le creux de son ventre. Face à cet homme imposant, il fallait qu'elle prenne le pouvoir rapidement, tel son défunt père à bord de ses navires.

Dès son premier coup d'œil dans la cellule, elle avait été impressionnée par la carrure du détenu. Il emplissait l'espace de ses larges épaules, son torse musclé et ses longues jambes. Elle s'attendait à trouver un pauvre bougre en haillons, un déchet de l'humanité, et non cet homme superbe et plein d'assurance.

Sa barbe, ses cheveux trop longs, son corps sculptural, vu de dos dans le couloir... Il était bien plus grand que Knollys et marchait d'un pas décidé, la tête haute, comme s'il était le maître des lieux.

Dans cette chapelle, elle distinguait enfin son visage, du moins les traits qui n'étaient pas dissimulés par sa pilosité. Pour sauver les apparences, elle fit mine d'examiner la marchandise avant de l'acheter, tel un cheval ou un meuble.

Ses cheveux bruns étaient crasseux et lui tombaient sur la nuque. Au-dessus de l'oreille, il avait un brin de paille qu'elle eut toutes les peines du monde à ne pas enlever. La faible lueur soulignait ses pommettes saillantes. Le peu de peau qu'elle discernait sur son nez, ses joues et son front était hâlé, et il avait le regard d'un brun sombre.

Elle s'approcha, en restant à distance raisonnable pour ne pas être incommodée par l'odeur qu'il dégageait certainement. Contre toute attente, elle éprouva une attirance qu'elle ne s'expliquait pas, une fascination mêlée de répulsion.

Il la dépassait d'une bonne tête, ce qu'elle trouvait à la fois impressionnant et rassurant. Si elle se risquait à poser une main sur son torse, sentirait-elle des pectoraux fermes ? Le cœur de la jeune femme s'emballa. En dépit de sa saleté, il avait le don de susciter en elle une réaction physique à laquelle elle ne s'attendait pas.

Son regard intense la transperça, à tel point qu'elle baissa les yeux. Le charme était rompu. Elle recula d'un pas.

Il portait une chemise en toile grossière, au col ouvert sur un torse puissant. Son pantalon d'un marron sale était un peu trop serré et moulait un peu trop ses cuisses musclées.

Georgie fronça les sourcils. Cet homme était dans la force de l'âge. Pourquoi était-il enfermé comme un animal en cage ? Il n'était pas à sa place dans cet environnement. Il émanait de lui l'autorité d'un capitaine au long cours, d'un pirate intrépide à la proue d'un navire ou d'un officier de cavalerie hurlant ses ordres à ses soldats.

Elle retrouva enfin l'usage de la parole.

— Étiez-vous dans l'armée, monsieur Wylde ?

Cela expliquerait assurément ce physique et cette assurance qui frisait l'arrogance.

Était-ce de l'étonnement ou de l'irritation qu'elle lisait sur son visage ?

— Effectivement.

Elle attendit la suite, mais il n'en dit pas davantage. De toute évidence, M. Wylde était peu bavard. Sans

doute partageait-il le sort de ces milliers d'hommes revenus au pays et incapables de trouver un emploi honnête. Elle en croisait tant dans les rues, à mendier pour subsister. Quelle honte pour l'Angleterre de laisser des héros qui s'étaient battus avec courage devenir des criminels, faute de revenus !

Le fait qu'il ne soit pas condamné à mort constituait-il un problème ? Au départ, elle comptait dire à Josiah qu'elle avait épousé un marin parti en mer. En réalité, elle aurait été veuve, un détail que Josiah aurait ignoré. Son mari « absent » aurait passé son temps à sillonner les mers.

Si elle épousait ce Ben Wylde, elle ne deviendrait pas veuve immédiatement, mais elle obtiendrait le résultat escompté : Josiah serait dans l'impossibilité de la contraindre à l'épouser, car la bigamie était punie par la loi.

Georgie posa sur le détenu un regard soupçonneux. Ils seraient liés jusqu'à ce que la mort les sépare. Or cet homme semblait bien portant. S'il ne sombrait pas dans l'alcool ou n'attrapait pas quelque maladie, il vivrait plus longtemps qu'elle... ce qui ne manquerait pas de poser certains problèmes.

Naturellement, s'il persistait dans ses activités malhonnêtes, il finirait par prendre un coup de couteau ou une balle. Les contrebandiers ne faisaient pas de vieux os. Pour cette fois, il échappait à une condamnation à mort. Mais elle serait veuve avant peu. Comment serait-elle informée de sa mort s'il était à l'autre bout du monde ? Comment saurait-elle qu'elle était libre ?

Elle se força à ne plus regarder ses lèvres sensuelles pour foudroyer Knollys du regard.

— Vous n'avez vraiment personne d'autre ? Il est vraiment...